





# Le dentiste d'Auschwitz



Benjamin Jacobs

# Le dentiste d'Auschwitz

*Traduit de l'anglais (américain)  
par Patrick Hersant*

TALLANDIER

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînements de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original : *The Dentist of Auschwitz. A memoir*  
Publié avec l'autorisation de The University Press of Kentucky  
© 1995 Benjamin Jacobs

Traduction : © Patrick Hersant, 2026

Cartes : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026  
7, cité Paradis – 75010 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-6755-4

À mon frère Josek – qui, grâce à Dieu, a  
échappé à la mort dans les camps ;  
À ma sœur Pola, à ma mère et à mon père ;  
Et à tous ceux qui n'ont jamais eu l'occasion  
de raconter leur histoire.



## Préface

En juillet 1985, dans le cadre d'une mission d'enquête, j'ai franchi le « rideau de fer » en compagnie de douze autres Juifs américains, hommes et femmes. Dans quatre capitales européennes – en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie –, nous avons rendu visite à une poignée de Juifs devenus trop âgés pour refaire leur vie ailleurs. Tous ou presque étaient hébergés dans un Altersheim, sorte de maison de retraite financée par la philanthropie juive. Le mode de vie qu'ils avaient connu jadis n'était plus qu'un souvenir ; l'antisémitisme, en revanche, se portait à merveille. À leurs yeux, Hitler était bien le vainqueur de la Seconde Guerre mondiale.

De retour à Boston, j'ai pris le temps de réfléchir à mes obligations. Convaincu d'avoir une dette envers eux, j'ai commencé à raconter dans des conférences publiques pourquoi et comment tout un peuple, ou presque, avait été rayé de la carte. C'est alors que des bribes de souvenirs, qui hantaient jusqu'alors ma mémoire comme autant d'hologrammes, ont pris de l'ampleur et m'ont permis de revivre certaines expériences avec une précision saisissante.

## LE DENTISTE D'AUSCHWITZ

Mais, comme je l'ai appris dans ma jeunesse, le cours de la vie d'un homme suit rarement une ligne droite. Après un examen de routine, loin de me rassurer sur mon état de santé comme je l'espérais, mon médecin m'a annoncé que j'avais un cancer de la gorge. Le docteur Goroll, un bon ami, aussi bouleversé que moi par ce diagnostic, m'a persuadé de subir une intervention chirurgicale dès le lendemain.

J'ai imaginé le pire. Il était vital que je sois capable de parler : j'avais pu constater l'effet de mes paroles sur mon jeune public, que j'aidais à saisir l'importance cruciale de la lutte contre les préjugés. Allais-je perdre la voix ? La perspective du mutisme m'accablait. J'ai réclamé un pronostic aux médecins – qui, prudents par nature, se sont abstenus de toute conjecture.

Fort heureusement, la tumeur n'était pas très grosse et, grâce à une intervention rapide et à quelques semaines de radiothérapie, ma voix n'a guère été affectée. Mais je savais les médecins incapables de prédire la suite. Et une petite voix intérieure me soufflait : « Il faut écrire ! Bientôt, peut-être, tu ne pourras plus parler. »

Dès lors, bien décidé à consigner mon expérience par écrit, j'ai redoublé d'efforts. Les premiers commentaires de mes proches ont attisé mon désir d'écrire. Ce qui suit est donc mon histoire.

Ce livre est le fruit de mes souvenirs – dont certains, peut-être, sont encore coincés dans mon inconscient à des profondeurs inaccessibles –, mais il n'aurait jamais vu le jour sans l'aide inestimable de nombreuses personnes. Si nombreuses, à vrai dire, qu'il m'est impossible

## PRÉFACE

de les remercier toutes. Je m'en voudrais cependant de ne pas en nommer ici quelques-unes.

Pour la documentation relative aux camps d'Auschwitz III et de Fürstengrube, je suis redevable à Tadeusz Iwaszko, historien et archiviste au Musée national d'Auschwitz. Je remercie Dirk Jachomowski, aux Archives du Schleswig-Holstein, et M. Marienhöfer, aux Archives fédérales – Archives militaires de Fribourg-en-Brisgau, pour ce qui concerne le naufrage du *Cap Arcona* en mer Baltique. Une gratitude particulière est due à Edith Pfeiffer, de la Hamburg Südamerikanische Dampfschiffahrts-Gesellschaft et de la Hamburg America Line (HAPAG), qui m'a donné accès aux registres de cette compagnie maritime, aux documents et à l'histoire du *Cap Arcona*, et m'a aidé à obtenir des éléments confidentiels relatifs au bombardement et au naufrage de ce paquebot de luxe. Je remercie Barbara Helfgot-Hyatt, enseignante à l'université de Boston et poète distinguée, qui m'a encouragé dès le premier jour à écrire ce livre. Je tiens également à remercier Ina Friedman, autrice de nombreux travaux sur la Shoah, qui, ayant lu les cent premières pages de mon manuscrit, m'a dit : « Continuez. Vous avez la fibre de l'écrivain. »

Merci à Arthur Edelstein et à Marge Garfield pour leurs conseils éditoriaux avisés. Merci également à Marco Dane pour le temps qu'il m'a consacré et le matériel informatique qu'il m'a fourni, et sans lequel je serais encore en train de taper mon texte sur une vieille machine à écrire.

Pour ce qui concerne la réalisation du projet, il me faut mentionner Karen E. Smith, dont les conseils m'ont été extrêmement précieux.

## LE DENTISTE D'AUSCHWITZ

Enfin, je remercie ma femme, Else, qui m'a soutenu pendant plus de quarante-quatre ans de mariage. Au reste de ma famille, à mes amis et à mes voisins, je présente mes excuses les plus sincères pour m'être mué en ermite tout au long de la rédaction de ce livre.

J'ai limité autant que possible les notes de bas de page et autres références bibliographiques, afin de ne pas gêner les lecteurs qui ne s'intéressent pas particulièrement à la recherche.

Si ce livre comporte des erreurs, des inexactitudes et des jugements erronés, je précise qu'ils sont tous de mon fait et ne sauraient être imputés aux personnes que j'ai mentionnées ici, et qui ont si généreusement contribué à cet ouvrage.

## La déportation

Dans la matinée du 5 mai 1941, sur une route de la campagne polonaise, une colonne de trois camions fatigués transporte cent soixante-sept Juifs originaires de Dobra, un village de la région du Warthegau, vers une destination connue seulement de leurs gardiens. C'est le printemps, mais les champs colorés de mille bourgeons semblent dépourvus de vie en cette matinée morose. Les oiseaux chanteurs, dont les mélodies résonnent d'ordinaire dans la campagne au mois de mai, restent étrangement silencieux.

C'est un jour sombre au village. Herr Schweikert, le gouverneur nazi de la région, a ordonné au Conseil juif, par décret, de livrer tous les hommes âgés de seize à soixante ans, à l'exception d'un seul par foyer. Les autres seront déportés dans un camp de travail. Mon frère aîné étant de constitution fragile, mon père prend sa place et je me propose pour l'accompagner. Mon frère restera donc dans le ghetto avec ma mère et ma sœur. Mon père et moi avons le droit de prendre deux paquets chacun. Ma mère insiste pour que j'emporte aussi, en

plus de mes effets personnels, les quelques outils dentaires acquis pendant ma première année de formation médicale. J'ignore encore que ces outils vont me sauver la vie.

La douleur a creusé le visage de ma mère. Pola, ma sœur aînée, retient bravement ses larmes ; Josek, mon frère, promet d'assumer dignement son nouveau rôle de chef de famille. Les adieux sont un supplice, et je dois détourner les yeux pour trouver le courage de partir.

En général, mes parents ne manifestent pas leur affection en public, moins encore en notre présence. Mais ce jour-là, sans savoir que c'est pour la dernière fois, ils s'étreignent devant nous. Au moment du départ, Maman nous rappelle à tous, les yeux embués de larmes, de ne jamais oublier ce dont nous sommes convenus : « Quand ce cauchemar sera terminé, on se retrouvera tous ici. »

Sur le chemin de l'école, où nous avons été convoqués, nous assistons à des scènes similaires. Devant chaque porte se joue le même petit drame. Une fillette en larmes refuse de laisser partir son père – se doute-t-elle déjà qu'elle ne le reverra plus ?

Dans la cour de l'école, il y a des SS partout. De leur uniforme noir à leurs bottes brillantes en passant par leur casquette ornée d'une tête de mort, tout en eux donne l'image du mal. Une devise obscène orne la boucle de leurs ceintures : « Dieu avec nous. » Le redoutable Herr Schweikert se tient au centre de la cour, flanqué de Morris Francus, le président du Conseil juif. Deux policiers juifs du ghetto ont reçu l'ordre de nous escorter. Chaïm Trzan, l'ancien boucher, est taillé pour ce rôle. Mais l'autre policier, Markowicz, semble dépassé par sa

## LA DÉPORTATION

mission : c'est un homme ordinaire, plus hargneux que vraiment méchant. Le docteur Neumann, député aux affaires juives pour le Warthegau, semble tout petit à côté des imposants SS. C'est un homme d'âge moyen, assez corpulent, avec des cheveux blancs comme neige et des yeux bleus brillants. Son attitude indique sans équivoque que c'est lui qui commande.

Les nazis savent comment monter les Juifs les uns contre les autres. Ils ont créé un Conseil juif, ou Judenrat, précisément à cette fin. À Dobra, les membres du conseil sont des chefs autoproclamés de la communauté, des hommes sans scrupule. Ils se servent des policiers, qu'ils désignent eux-mêmes, pour exercer sur nous un pouvoir sans discernement. Et, même s'il leur est parfois difficile d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent – et qu'aucun être humain ne devrait être mis en situation d'exécuter –, les membres du Judenrat souhaitent surtout protéger leur famille et leurs proches des privations et des persécutions auxquelles les autres n'échappent pas. Ils ne se doutent pas qu'après avoir envoyé leur peuple à la mort, ils subiront un jour le même sort.

Francus lit nos noms à haute voix, et nous répondons à tour de rôle : *Jawohl!* À neuf heures, les portes de la cour de l'école s'ouvrent et, par groupes de cinquante-six hommes, nous montons à bord des trois camions. Avant de partir, les soldats grimpent sur les ridelles pour un dernier contrôle, puis recouvrent la caisse d'un filet.

Juste avant que notre véhicule prenne de la vitesse sur les pavés, mon père et moi apercevons, dans l'embrasure d'une porte, deux femmes qui guettent l'avancée

## LE DENTISTE D'AUSCHWITZ

des camions. En approchant, nous les reconnaissons : c'est ma mère, avec Pola à côté d'elle. Couvrant discrètement leur étoile jaune, elles nous adressent un signe de la main. Tandis que le camion s'éloigne, nous nous retournons pour les regarder, le cœur aussi lourd que les nuages noirs qui s'amoncellent au-dessus de nos têtes, jusqu'à les voir disparaître à l'horizon. Notre famille vient d'être séparée à tout jamais.

Nous voilà donc partis : cent soixante-sept Juifs, âgés de seize à soixante ans – un, deux, voire trois membres d'une même famille –, différents par le métier, le mode de vie, le milieu social, mais partageant tous le même sort, unis dans ce voyage aussi incompréhensible que l'époque que nous vivons. Jetant un coup d'œil à mon père, je suis presque gêné de voir l'ancien chef de famille, naguère encore si fier, accablé par l'impuissance.

Appuyé contre la caisse du camion, je fixe du regard le panache noir des gaz d'échappement, entrevoyant dans ses volutes le sombre avenir qui m'attend. Pour trouver un peu de réconfort, je repense à mon enfance.

## Un petit village en Pologne

J'ai vu le jour à Dobra, un petit village de l'ouest de la Pologne, par une froide journée de novembre 1919. En l'honneur de ma grand-mère maternelle décédée, Baila, et conformément à la tradition, on m'a prénommé Berek. Avec le recul, j'ai bien conscience que je suis né au mauvais moment, au mauvais endroit et dans la mauvaise religion pour voir se réaliser mes rêves de jeunesse.

J'ai grandi à Dobra avec mon frère Josek et ma sœur Pola. À ma connaissance, nos ancêtres vivaient là depuis que les Juifs s'étaient installés en Pologne. Notre famille possédait une maison et deux hectares et demi de terrain, achetés par mes parents après leur mariage. C'était une maison assez modeste, même selon les normes de l'époque : deux chambres, une salle à manger, un salon et une cuisine. En hiver, un poêle à charbon de deux mètres de haut, recouvert de carreaux de céramique brune, chauffait le salon et la salle à manger. Il y avait également un poêle en fonte dans la cuisine. À l'arrière de la maison s'étendait une cour avec une grange au toit de chaume, deux étables et un petit poulailler. Derrière

la grange, il y avait plusieurs arbres fruitiers, dont un arbre nain offrant de délicieuses cerises jaunes que les moineaux étaient les premiers à déguster. Il y avait aussi des pruniers, des poiriers et des pommiers. Le poirier, en forme de faucille, était toujours le dernier à porter ses fruits. Sur le reste de la propriété, nous cultivions du seigle, du blé et des pommes de terre qui nous nourrissaient tout l'hiver. Nous nous levions à l'aube pour labourer, semer, moissonner et récolter. Nous n'étions pas riches. Nous ne possédions pas grand-chose, et il ne nous manquait pas grand-chose. Nous étions satisfaits et heureux.

Notre seul luxe dans la maison était un tapis oriental coloré qui se trouvait sous la table à manger, brodé d'un motif représentant un château et des rois. Enfant, je restais allongé dessus pendant des heures, à lire des livres d'aventure ou à écouter de la musique sur mon poste de radio à galène. Les murs de la salle à manger et du salon étaient tapissés de portraits de nos ancêtres – des hommes à la longue barbe blanche et des femmes vêtues de robes traditionnelles en dentelle.

Mon père avait racheté un petit commerce de céréales dans lequel nous travaillions tous. À dix ans, je portais déjà sur mes épaules des sacs de cent kilos, que je transportais de l'entrepôt au comptoir. D'un naturel simple, travailleur infatigable, mon père était un homme bon et totalement dévoué à sa famille. De petite taille – il était moins grand que ma mère –, presque complètement chauve, il avait un visage rond et des joues roses. Son sourire exprimait une profonde gentillesse. Autrefois plutôt corpulent, il avait dû perdre du poids

## UN PETIT VILLAGE EN POLOGNE

car un médecin lui avait diagnostiqué une hypertrophie cardiaque. Avec ses huit frères et sœurs, il était devenu orphelin à l'âge de onze ans. Il avait alors emménagé dans la maison de mon grand-père maternel, et c'est là qu'il avait rencontré ma mère. Ils portaient tous deux le même nom de famille, Jakubowicz, mais n'étaient pas parents. Contraint de travailler dès son plus jeune âge et n'ayant pas pu aller à l'école, mon père savait à peine lire et écrire. Sa signature consistait en trois croix alignées, mais elle était valable partout dans le village. Mes parents se sont mariés en 1912 ; Papa avait alors dix-huit ans, Maman seize. Ils se disputaient rarement. Si des désaccords surgissaient parfois entre eux, c'est que la parcimonie de mon père entraînait en conflit avec la prodigalité de ma mère. Mais ces querelles étaient toujours passagères.

Ma mère était la femme juive la plus progressiste du village – la première, par exemple, à avoir cessé de porter la perruque traditionnelle. Un léger diabète lui permettait de rester mince. Sous une chevelure brune et ondulée, elle avait un visage hâlé par le travail en plein air. Dieu lui avait donné un cœur en or, et les pauvres savaient qu'ils pouvaient venir frapper à sa porte. Izchak, l'aveugle du village, nous rendait visite une fois par semaine, sûr qu'il ne repartirait jamais le ventre vide. Avec une bobine de fil de fer, une canne et un arc pour tout instrument, Izchak jouait ses chansons avec un art qui eût fait pâlir d'envie n'importe quel musicien professionnel. Sur cet instrument rudimentaire, il était capable de reproduire tous les sons d'un orchestre. Quand des Tsiganes de passage venaient

mendier à la porte, ma mère leur donnait toujours quelque chose.

On ne nous infligeait jamais de punitions physiques. Ma mère se contentait tout au plus de nous priver de repas ou de nous interdire d'aller jouer dehors. En somme, elle était le parent que tout enfant aimerait avoir. Son autorité sur le foyer était incontestée, même si la cuisine restait le domaine de ma cousine paternelle, Toba. Nous aimions nos deux parents, non parce qu'ils nous inspiraient de la crainte, mais pour l'amour et la douceur qu'ils nous prodiguaient. Nous avons été élevés dans le respect de la tradition juive et avec une foi inébranlable en Dieu.

Pola avait deux ans de plus que moi. Elle était brillante, intelligente, et aussi grande que Maman. Ses cheveux bruns, coupés au carré, encadraient un visage légèrement allongé. Elle ne portait presque jamais de maquillage, à part un peu de rouge à lèvres. Ses yeux noisette, ses cils épais et ses sourcils bien dessinés accentuaient la beauté de son visage. Josek, lui, avait six ans de plus que moi. Il avait commencé à étudier le Talmud après sa bar-mitsva, mais, la grande rigueur de la *yeshiva* s'étant bientôt révélée insupportable, il l'avait quittée pour devenir prothésiste dentaire.

Les étés nous ont offert les plus beaux moments de notre enfance. Nous allions dans une petite datcha que mon père louait à Linne, au cœur d'une forêt regorgeant de fruits et de champignons. Le matin, nous partions explorer une petite rivière où abondaient les *kielbiki*, ces petits poissons gras qu'on attrapait avec des épuisettes.

Un jour de printemps, alors que j'avais tout juste sept ans, ma mère m'a confié un petit lopin de terre qui avait à peu près la taille de la grange. « Cette parcelle est pour toi », m'a-t-elle dit. C'était mon petit coin de terre à moi, et le recevoir à cet âge précoce m'a rempli d'une immense fierté. Comme une grande quantité de fleurs sauvages poussait déjà à proximité, j'ai décidé d'y planter des légumes.

Comme la mère de ma mère était morte avant ma naissance, son père vivait sous notre toit. Mon grand-père était grand, mince, et portait une barbichette bien entretenue. Il marchait droit, légèrement penché vers l'avant, d'un pas cadencé. Il utilisait une canne à pommeau d'argent, non seulement par nécessité, mais aussi comme signe de distinction. Il aimait tous ses petits-enfants, mais j'ai toujours senti qu'il avait une préférence pour moi, son plus jeune petit-fils. Grand-père a joué un rôle décisif dans mon éducation. Pêcheur expérimenté, il m'emmenait avec lui à la rivière les jours de beau temps, et j'ai ainsi appris à attraper de très gros poissons.

L'été, en rentrant du *heder*, je le trouvais souvent assis sur un banc, sa kippa sur la tête, penché en avant, en train de lire les Écritures. Parfois, ses yeux se fermaient malgré lui et il s'assoupissait à la lumière du soleil. En m'entendant approcher, il se réveillait brusquement et un sourire joyeux soulevait ses moustaches. À cette époque, les personnes de plus de soixante ans étaient considérées comme âgées : elles avaient généralement le visage ridé et la bouche édentée. Mon grand-père,

lui, avait toutes ses dents et continuait à lire sans avoir besoin de lunettes.

Parfois, il m'attendait, déjà prêt avec deux cannes à pêche, un filet et un paquet sous le bras, impatient de m'emmener à une quinzaine de minutes de marche, près d'un minuscule affluent de la Warta – un cours d'eau si petit qu'il n'avait même pas de nom. Une fois qu'il avait retroussé son pantalon jusqu'aux mollets pour entrer dans l'eau, son corps semblait presque maigre. Je le suivais, et il me regardait pendant que je fixais un appât sur mon hameçon. Puis, levant les bras au ciel, il faisait tourner sa canne en larges cercles, jusqu'à ce que la mouche tombe exactement à l'endroit où il voulait qu'elle se pose. « Doucement, Berele », disait-il en me voyant lutter avec ma ligne. « Calmement. » Il savait que j'étais capable de le faire correctement et ne se contentait jamais d'un mauvais lancer. Je m'efforçais de le suivre au plus près, sans me soucier des graviers qui me piquaient la plante des pieds. Quand nous pêchions avec une épuisette, semblable à celles qu'on utilise pour attraper les papillons, nous avançons de front, poussant doucement le filet sous les nénuphars. « Va jusqu'au fond, Berele, marche lentement, garde le rythme », disait-il. Aucune prise n'était gaspillée : les perches étaient préparées pour le repas, et Maman faisait de la carpe farcie avec les petits brochets.

C'est aussi mon grand-père qui m'a appris à jouer aux échecs. « Les échecs aiguisent l'esprit », disait-il. Même s'il n'aimait pas en parler, je savais qu'il avait reçu une médaille du courage des mains du maréchal Józef Piłsudski pendant la Première Guerre mondiale.

## UN PETIT VILLAGE EN POLOGNE

L'antisémitisme était déjà un fléau social en Pologne avant l'arrivée d'Hitler. Les autres minorités étaient traitées équitablement, mais les Juifs faisaient exception. Vers la fin des années 1930, même ceux qui n'avaient pas encore soutenu Hitler dans sa politique raciste se sont rangés de son côté. Nous étions nés dans ce pays, mais soudain nous étions des étrangers. Pour être reconnu comme un égal en Pologne, un Juif devait se convertir au christianisme. Le clergé polonais ne prônait pas la violence à notre égard, mais les autorités religieuses n'encourageaient pas non plus l'amour fraternel envers les Juifs. Si la génération de mes parents était prête à admettre l'oppression au sein de la société polonaise, pour ma génération un tel rôle était insupportable. Et, comme nous ne nous considérions pas d'abord comme juifs et ensuite comme polonais, nous pensions qu'en adoptant un nouveau mode de vie, en nous conformant aux coutumes, à l'habillement, à la culture et à la langue du pays, les non-juifs se montreraient plus tolérants. Mais rien n'y faisait. Le plus ahurissant est que l'on prétendait alors que les Juifs de Pologne vivaient dans le luxe.

Les Juifs ont commencé à être insultés et souvent malmenés en plein jour. Tant qu'une personne n'était pas blessée, la police prétendait qu'elle ne pouvait pas intervenir. Les commerçants juifs étaient qualifiés de *handlarz*, terme suggérant qu'ils étaient des profiteurs. C'est pourquoi mon frère et moi, peu désireux de reprendre le commerce de notre père, avons opté pour une profession libérale. Nous ne pouvions pas le savoir, mais à

ce stade aucun métier ne nous aurait évité de subir des préjugés bien enracinés.

À l'école, les manuels ne disaient pas un mot de notre histoire, de notre culture et de notre existence même. L'école publique de Dobra ne comptait pas un seul enseignant juif. À cause de mon nom, Berek, les non-juifs m'appelaient méchamment Beilis en référence à l'« affaire Beilis » : dans la Russie tsariste, un Juif portant ce nom avait été accusé d'avoir assassiné un enfant. Je me sentais tellement mal à l'aise qu'avant d'entrer au collège j'ai changé mon prénom pour son équivalent polonais, Bronek.

Au milieu des années 1930, la Coordination rurale de Pologne a créé des coopératives agricoles dans le but évident d'en exclure les Juifs. Ces coopératives avaient pour devise : « Nous, à nous, pour nous. » Cette pression économique a affecté tous les commerces juifs, et même l'ensemble de la population juive de Pologne.

Les autorités ont également tenté d'instaurer des quotas dans les établissements d'enseignement. Autre acte ouvertement antisémite : l'abattage casher, ou *shehita*, a été interdit. La Pologne était alors au bord de la guerre avec l'Allemagne, mais on faisait des Juifs l'ennemi principal. Même les modérés cherchaient des moyens de se débarrasser de nous. S'inspirant des méthodes nazies, les fascistes polonais ont exigé l'expulsion de tous les Juifs de Pologne.

Une taxation inique achevait de nous étouffer. Les Juifs payaient à l'État une taxe religieuse, mais les écoles juives et les synagogues ne recevaient aucune subvention. Un jour, le percepteur des impôts est passé chez

nous avec un camion pour saisir nos meubles. Ma mère a eu beau le supplier d'attendre le retour de mon père, il a ordonné à ses deux porteurs de commencer le chargement. Ayant jeté par terre des vêtements propres et fraîchement repassés, ils ont marché dessus. Maman les implorait en vain. Soudain, le ciel s'est rempli d'éclairs et la foudre est tombée tout près de chez nous. Ma mère s'est mise à trembler de tout son corps, et elle leur a lancé en sortant de la maison : « La foudre vient peut-être de frapper un innocent, mais c'est sur vous qu'elle aurait dû tomber ! »

Quelques semaines plus tard, accusée de « diffamation contre l'État », elle a fait l'objet de poursuites. Déformant ses propos, le percepteur a prétendu devant le tribunal que ma mère avait dit : « La foudre devrait frapper la Pologne. » Les deux porteurs, bien sûr, ont confirmé cet infâme mensonge, et pour finir le juge a condamné ma mère à une année de prison. Cet épisode a suscité une vague d'inquiétude chez les Juifs, non pas à cause de la mesquine vengeance du percepteur, mais parce que l'État ne cachait même plus son antisémitisme.

Il était hors de question que ma mère se retrouve en prison : elle y aurait probablement été tuée par quelque patriote fanatique. Comme des élections devaient avoir lieu cette année-là, nous espérions que le nouveau gouvernement accorderait une amnistie aux personnes condamnées pour des délits politiques mineurs. En attendant, ma mère a dû se cacher aux yeux des autorités, en changeant constamment de lieu de résidence.

De temps à autre, elle trouvait le courage de rentrer à la maison. Une nuit, nous avons entendu frapper fort à la porte d'entrée. « Police, ouvrez ! » a crié une voix.

« J'arrive », a répondu mon grand-père.

Puis il a attendu quelques minutes. Quand il a fini par ouvrir la porte, deux agents se sont précipités à l'intérieur.

« Où est Ester ? » ont-ils demandé à mon grand-père.

« Aucune idée », a-t-il répondu sans s'émouvoir.

Puis il est retourné se coucher dans son lit comme si de rien n'était, s'est allongé sur le flanc, et a fait mine de se rendormir. Nous étions tous persuadés qu'en fouillant la maison ils allaient débusquer ma mère. Chaque fois que les deux hommes sortaient d'une pièce pour entrer dans une autre, je fermais les yeux par crainte de la voir à leurs côtés, menottée. À notre grande surprise, ils ne l'ont pas trouvée. Pour finir, ils m'ont demandé où était ma mère. J'ai répondu en me mordant les lèvres : « Elle n'est pas là. » Je n'étais pas sûr d'avoir bien menti. En tout cas, ils semblaient certains que Maman se trouvait quelque part dans la maison.

L'un des deux agents a dit à mon père : « Allons, Wigdor, on sait bien qu'Ester est ici, alors où se cache-t-elle ? »

Papa leur a répondu qu'ils faisaient erreur. « Elle n'est pas là », a-t-il répété sur un ton détaché.

Ils ont fini par repartir, secouant la tête avec incrédulité. Nous aussi, nous nous demandions où Maman avait bien pu se cacher. Elle n'avait tout de même pas disparu dans la nature ! Puis grand-père nous a demandé de vérifier que les policiers étaient bien repartis.

## UN PETIT VILLAGE EN POLOGNE

Une fois rassuré, il s'est levé du lit – et nous avons enfin pu voir où Maman s'était cachée : elle était restée là, dans le lit, derrière son père ! Un peu plus tard, mon père a rempli la charrette de foin et y l'a faite entrer pour la conduire à une nouvelle cachette. Enfin, après les élections, l'amnistie tant attendue est arrivée. Tout en échappant à la prison, ma mère avait tout de même purgé une peine puisqu'elle avait dû vivre plus de huit mois dans la clandestinité.

La crise économique mondiale affectait aussi la Pologne, et la vie devenait vraiment difficile. Pour compliquer encore la situation, Papa s'était porté garant des crédits bancaires d'un propriétaire terrien allemand, Herr Heller. Celui-ci ayant fait faillite, mon père a dû acquitter ses dettes. Herr Heller l'a obligé à garantir un prêt supplémentaire, en lui promettant qu'il serait remboursé après la prochaine récolte. Dans l'espoir de récupérer ce qu'il avait perdu, mon père a accepté. Or c'était une pure escroquerie : non seulement M. Heller ne nous a jamais remboursés, mais il nous a poussés à deux doigts de la faillite. Nous étions lourdement endettés, et les légumes de mon petit jardin ont maintes fois constitué l'essentiel de nos repas. Ces années ont été très pénibles, mais la situation était pire encore pour d'autres habitants de Dobra. En apprenant qu'une famille était en difficulté, les mieux lotis proposaient leur aide. Que de fois, avant le chabbat, ma mère m'a confié un paquet pour les pauvres !

La situation était terrible, mais nous n'avions nulle part où aller. Il fallait surmonter bien des obstacles pour pouvoir émigrer en Palestine sous mandat britannique.

## LE DENTISTE D'AUSCHWITZ

La Société des nations envisageait une réinstallation des Juifs au Birobidjan, en Union soviétique, ou à Madagascar. Il n'y avait plus grand monde pour défendre les Juifs en Pologne, mais enfin le nazisme n'était pas accepté de tous. Certains chrétiens rejetaient ce monde fondé sur la haine et le mensonge, et beaucoup continuaient de nous aider. Je dois aussi ma survie, comme le montreront les pages qui suivent, à de nombreux chrétiens charitables.

En 1938, Hitler a exigé que la Pologne lui cède le couloir de Dantzig, mince bande de territoire séparant l'Allemagne en deux pour laisser à la Pologne un accès à la mer. Le maréchal Edward Rydz-Śmigły, qui avait succédé à Piłsudski en 1935, devait déclarer : « Nous ne céderons pas un pouce de terrain ! »

## La guerre éclair

Le risque d'une invasion de la Pologne par l'Allemagne n'a fait que croître au cours de l'été de 1939. Dobra se trouvant à moins de cent soixante kilomètres à l'est de la frontière allemande, nous avions tout lieu de nous inquiéter. Pour mes parents, qui avaient connu la Première Guerre mondiale, la menace allemande était moins redoutable que la perspective d'un conflit. Leur expérience de la guerre les hantait comme un mauvais rêve. Quant à moi, à moins de vingt ans, j'éprouvais moins d'appréhension que de curiosité.

Josek, lui, avait servi deux ans dans la cavalerie polonaise. Quand l'hystérie guerrière a commencé pour de bon, il a donc été rappelé sous les drapeaux et transféré à la frontière avec son unité. L'attente angoissée a pris fin, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, quand les troupes d'Hitler sont entrées en Pologne. La Seconde Guerre mondiale commençait. Beaucoup d'hommes se sont engagés et, contre la volonté de ma mère, j'ai moi-même tenté de le faire. Mais, l'âge de la conscription en Pologne étant alors fixé à vingt et un ans, l'officier recruteur m'a

renvoyé chez moi. « On te fera signe quand on aura besoin de toi », m'a-t-il dit. Il se doutait déjà, peut-être, qu'il était insensé de prétendre affronter une armée nazie suréquipée.

Le lendemain, l'hôpital psychiatrique voisin a libéré tous ses patients. Dans une atmosphère surréaliste, des malades mentaux ont défilé dans le village par centaines. L'un d'eux, imitant Napoléon, assurait que ses armées viendraient combattre les Allemands. Un autre, marchant au pas comme pour un défilé militaire, adressait aux villageois un salut martial. Une jolie jeune fille, d'apparence tout à fait normale, s'est lancée brusquement dans une tirade incohérente. Les voir ainsi errer dans les rues, le regard vide, offrait un spectacle à la fois pitoyable et grotesque. Quand les Allemands sont arrivés, ils les ont alignés contre un mur et fusillés l'un après l'autre.

Le 3 septembre, l'armée nazie n'était plus qu'à trente kilomètres de chez nous. Elle allait bientôt arriver au village. Nos soldats, qui avaient dû battre en retraite, ont voulu faire un baroud d'honneur sur la Warta, l'endroit le plus logique pour tenter d'endiguer l'avancée allemande. Mes parents, eux, n'avaient pas oublié que dans des circonstances similaires, pendant la Première Guerre mondiale, notre village avait changé plusieurs fois de mains. La famille s'est donc préparée à partir. Alors que nous allions nous mettre en route, Josek est apparu sur le seuil : « Notre bataillon n'était armé que de lances et de fusils. Il a fallu battre en retraite, c'était la débandade générale. »